

PIERRE SÉRISIER

# L'intraitable chagrin de la bourgeoisie

ROMAN



 l'aube



L'INTRAITABLE CHAGRIN DE LA BOURGEOISIE

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2019  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-3417-6

Pierre S erisier

**L'intraitable chagrin de la bourgeoisie**

roman

* ditions de l'aube*

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux éditions de l'Aube*

LE GOÛT DES COULEURS, roman, 2005

### *Chez d'autres éditeurs*

#### *Romans*

UN TEMPS POUR TUER, Littera, 1998

AINSI SOIENT-ELLES, Jigal, 1999

HARPO, Jigal, 2001

VERTS COMME L'ENFER, Adcan, 2002

FUMÉS SANS FEU, L'Écailler du Sud, 2003

#### *Essais*

SÉRIESCOPIE : GUIDE THÉMATIQUE DES SÉRIES TÉLÉVISÉES, Ellipses,  
2011

LE PRISONNIER : SOMMES-NOUS TOUS DES NUMÉROS ?, PUF, 2013

SÉRIES SCANDINAVES: L'EMPIRE DE LA MÉLANCOLIE, Vendémiaire,  
2017

*Pour Marjolaine.*

*Les hommes ont moins besoin  
d'égalité que de distinctions.*





La porte du Grand Veneur est ornée d'une barre  
En cuivre surmontée d'un pommeau. Depuis  
un siècle, les mains polissent si bien cette sphère de  
métal qu'on peut se voir dedans. Le détail est insigni-  
fiant. Il donne à l'endroit une prétention bourgeoise  
et annonce l'intérieur. Une grande salle au sol de  
mosaïque, dont les couleurs se sont effacées sous le  
frottement des pieds. Trois rangées de tables couvertes  
de nappes blanches, puis une arrière-salle cachée par  
une paroi de verre opaque sur laquelle est gravé le  
nom du restaurant. Le détail a son importance. Le  
client doit comprendre où il se trouve. Les serveurs se  
tiennent droit, affectés d'une rigidité noire et blanche.  
Ils ont la mine verticale et désagréable, propre à tous les  
serveurs. Ils contribuent à l'expérience désuète qu'est  
devenu le déjeuner dans une brasserie de province.  
Tous prennent leur mission à cœur. Obséquieux avec  
les habitués, insolents avec les inconnus. Leur bêtise  
est individuelle et collective. Ils la partagent comme  
une boîte de chocolats. Ils ont la connerie généreuse  
voire gourmande, mais pas contagieuse.

Dans cette brigade de statues bicolores, monsieur Fernand occupe une position dominante. D'abord parce qu'il souffre d'une taille dépassant la moyenne. L'infirmière scolaire montait sur une chaise pour le passer sous la toise. Ensuite, parce que les culs-de-bouteille qui lui servent de lunettes et son cou déplumé lui donnent l'air d'un oiseau de mauvais augure. Sa tête sort de son col sans en toucher les bords. Il scrute la grande salle, à l'affût d'un infime bruit ou d'une vague hésitation. Il cligne des yeux à la manière d'un hibou.

Comme tous les vendredis à midi pile, c'est monsieur Fernand qui accueille Jacques Lambert quand il pousse la porte du Grand Veneur. Il a frotté la boule de cuivre avec la paume de sa main. Le geste est immuable. Il en a fait une tradition. Le mois de septembre est doux. Jacques Lambert porte des gants de chevreau. Il possède un tiroir empli de cet accessoire. Des dizaines de paires rangées par couleur : noir, marron et brun. Les gants sont assortis aux chaussures : même coloris et même peau. Sa commode s'apparente à une arche de Noé : vachette, buffle, chevreau, veau, antilope, autruche, crocodile, serpent, requin et pécaré. Aucune espèce animale n'est épargnée. Son goût pour le luxe est œcuménique. Il est notaire. Sa religion, c'est le droit, et dans le Code civil, tout est casher.

## L'INTRAITABLE CHAGRIN DE LA BOURGEOISIE

Jacques s'occupe de successions. *L'avenir*, pense-t-il, *est ce qu'en feront les autres*. Ça n'interdit pas de les aider à le préparer. Dans l'idée qu'il se fait du monde, les gens sont responsables de leurs actes. L'ennui est que cela demande un peu d'éducation. Et on leur a interdit tellement de choses qu'ils ont fini par croire que la liberté ne servait à rien. Pas fumer, pas boire, pas rouler trop vite, pas sortir quand il fait chaud et surtout pas aider les étrangers. Ça, de toute façon, c'est facile, y a plus grand monde pour en avoir envie. *On les protège contre eux-mêmes, ce qui est un moyen de nous protéger d'eux*, songe Jacques. On les distrait le samedi à Auchan et, le reste du temps, on les occupe à valider leur existence. Pour cela, on a inventé les  $n + 1$ , ces figures intermédiaires et interchangeables dont l'unique activité est de justifier leur présence dans cette gigantesque équation verticale où tous les  $n$  ont été formés à l'irresponsabilité. À tous les étages de la chaîne alimentaire, on se gave de réunions, on bouffe du PowerPoint, on dégueule des slides, on se tape une orgie de néant et on se remplit d'évitement. Cela dit, faut vraiment être un salopard d'ingrat pour venir se plaindre. Un téléviseur Oled mérite bien qu'on accepte sa propre vacuité.

Jacques aime les gens qui assument. Il apprécie monsieur Fernand. Le serveur ouvre la voie. Il traverse la grande salle entre les tables encore vides pour

conduire Jacques jusqu'à son rond de serviette posé sur une nappe blanche au-delà de la paroi opaque qui sépare son déjeuner hebdomadaire du reste des convives. Jacques s'installe sur la banquette en cuir. Pas de carte des menus, pas de commande. Le temps que monsieur Fernand arrive au bar, la bouteille de meursault-Charmes 1<sup>er</sup> cru est dans le seau à glace. Cela relève de la télépathie ou de la magie. Jacques est connu pour la générosité de ses pourboires. Monsieur Fernand est un homme de chiffres. Il se trompe rarement dans une addition. Et jamais dans une soustraction, quand il prélève sa part des pourliches de la journée.

Le premier verre de meursault est sublime. La température est parfaite. Le vin a encore besoin de s'ouvrir un peu mais on perçoit déjà les arômes de fruit blanc et de noisette. En quelques occasions, ce chardonnay lui a tiré une larme. La bouteille dans son millésime de 1985, année de naissance de sa fille Claire, est au prix d'un aller-retour pour New York. Jacques ne déjeune qu'une fois par semaine au Grand Veneur. Son empreinte carbone reste raisonnable. Il se déplace le plus souvent à pied. Il déteste les transports en commun. Le trajet de l'étude à la brasserie représente une marche de vingt minutes, le temps nécessaire pour lui ouvrir l'appétit.

## L'INTRAITABLE CHAGRIN DE LA BOURGEOISIE

Il prend une gorgée de vin blanc et la fait tourner dans sa bouche. La fraîcheur du liquide se dissipe. Le breuvage gagne de l'épaisseur. Il en tapisse son palais. Il l'avale avec une satisfaction intense. Son verre est vide. Pour une raison qu'il ignore et qui l'agace (elle l'agace d'autant plus qu'il l'ignore), l'entrée n'a pas encore été servie. Il attend une douzaine d'Utah Beach, des huîtres de Normandie. Jacques privilégie les circuits courts. La grande salle a commencé à se remplir et Jacques perçoit le bruit des conversations sans distinguer les paroles qui se perdent dans le brouhaha.

Il se sert un deuxième verre, examine la robe du vin. Elle est d'un jaune foncé et souple, légèrement gras. Des larmes épaisses brillent sur la paroi. Il a toujours ressenti quelque chose de triste dans cette beauté parfaite. Mais peut-être est-ce l'approche de son anniversaire. Il aura soixante-dix ans dans un mois.

Jacques est un vieux monsieur et comme tous les vieux messieurs, il a réduit sa vie à deux exigences : le droit d'être impatient et un attachement maladif aux égards. Il chasse la pensée de son âge à l'aide d'une nouvelle gorgée. La fraîcheur du vin allume une flamme dans sa poitrine. Sa respiration ralentit, elle devient calme. La chaleur gagne ses bras et ses jambes. Il vide son verre. Son agitation disparaît. Il s'adosse à

la banquette et, la tête un peu penchée, il observe la bouteille inclinée dans le seau à glace, le col entouré d'une serviette. Il pense à une écharpe de gala passée au cou d'un clubber usé.

Monsieur Fernand apporte un plateau d'huîtres très pâles, blanches et charnues. Jacques lui lance un regard mécontent. Le maître d'hôtel dit quelque chose sur la provenance des Utah Beach ou peut-être fait-il une remarque sur les mois sans *r*, le genre de banalités contrites qu'on débite dans ces cas-là, juste histoire de remplir le vide à l'aide de mots. Jacques n'écoute pas monsieur Fernand. Le maître d'hôtel a repris sa place à l'entrée de la grande salle lorsque Jacques se rend compte que son verre est à nouveau plein.

Il prend une huître sur le plateau, il la tient entre le pouce et le majeur et il décolle la chair de la paroi de nacre à l'aide d'une petite fourchette à trois branches. Le mollusque se contracte et prend la forme d'une vilaine dégénérescence maculaire, comme si Kwai Chang Caine avait arraché les yeux de Master Po au lieu de lui piquer la petite pierre qu'il tenait dans la main.

Semblable à trop d'espaces de travail, l'étude Lambert est un mélange de modernité agressive et de souvenirs mal enfouis. On y trouve des fauteuils en velours rouge et des sous-main en cuir vert, des lampes

à pied de laiton et des rideaux de drap brun qui maintiennent les regards au dehors. Au milieu de cette brocante ont été installés des ordinateurs quadricœur, des écrans 27 pouces 4K, des claviers Bluetooth, des souris sans fil et des bornes wifi dans chaque bureau. Des vidéoprojecteurs full HD équipent les deux salles de réunion décorées de photos en noir et blanc, des reproductions d'œuvres de Banksy dans des cadres de métal, tandis que des Google Home servent de relais lorsque Jacques souhaite écouter de la musique classique. Le plus souvent lorsqu'il revient de déjeuner et que *le Stabat Mater* de Luigi Boccherini l'aide à supporter la digestion.

Le cabinet possède un certain charme, si on est sensible au mélange des genres. On dirait qu'un livreur de chez Amazon a déchargé son camion aux puces de Saint-Ouen. C'est peut-être une allégorie du temps qui passe. Trois ou quatre époques s'empilent dans un ordre relatif. L'endroit suggère l'idée que c'était mieux avant mais que c'est quand même bien que ce soit déjà demain.

Jeanne Letallier est assise dans un fauteuil Louis-Philippe à dossier plein et accoudoirs capitonnés. Elle apprécie les formes courbes de ce siège. Elle pense que cela exprime une complexité et un raffinement que ne possèdent pas les meubles austères de style Directoire.

Le fauteuil se trouvait dans la pièce voisine. Jeanne a demandé qu'on le lui apporte. La chaise en cuir dans le bureau de Claire ne lui convenait pas. Inconfortable et embarrassante. On finit toujours par transpirer un petit peu, et le cuir colle à la peau des cuisses. Jeanne Letallier a quatre-vingt-cinq ans, elle porte une mini-jupe. Elle se tient bien droite, le buste sexy et maigre.

Dix kilomètres de marche quotidienne, un régime alimentaire végétarien, des cures d'huiles essentielles et une fréquentation hebdomadaire des cabinets médicaux lui ont conservé une partie de sa jeunesse. Parce qu'elle a cotisé toute sa vie, Jeanne fait régulièrement la tournée des spécialistes : cardiologue, endocrinologue, gastro-entérologue, allergologue, dermatologue et gynécologue. À elle seule, elle a creusé un joli gouffre dans le budget de la Sécurité sociale. Elle ne souffre d'aucune mauvaise conscience. D'ailleurs, elle n'a jamais été malade. Ses injections trimestrielles de botox sont un secret d'État.

Il y a quelques années, Jeanne a assisté au TEDx de Laurent Alexandre. Cela a été une révélation. En sortant de la conférence, elle était convertie au transhumanisme. « Il y a des moyens de vivre éternellement. » Elle n'y avait jamais pensé comme ça auparavant, mais elle avait l'impression que les paroles du technoprophète s'adressaient à elle, et à elle seule. Elle avait fait un bond en arrière d'un demi-siècle.



Elle était revenue à ce jour de mai 1968 où elle avait découvert sa première ride. Depuis, elle vit dans la peur et la privation. Elle ne veut pas vieillir et elle ne veut pas crever. Elle laisse ça aux autres.

Jeanne Letallier veut faire une donation.

« Je ne suis pas comme ma voisine. Je ne suis pas superstitieuse », précise-t-elle.

Au ton qu'elle emploie, on peut penser qu'elle tente de se persuader. Ce qui est sans doute le cas. La superstition est la meilleure amie des médecins. Elle permet de croire en l'avenir. Si on était rationnel, cela fait longtemps qu'on aurait renoncé à chercher quoi que ce soit.

« Mais je ne suis pas prête à mourir. Cela ne serait pas digne de moi », ajoute-t-elle.

Claire lui confirme qu'elle ne travaille pas pour une entreprise de pompes funèbres et que les gens viennent rarement la consulter pour savoir s'il est plus écologique de se faire incinérer. Jeanne pose les mains sur les accoudoirs et se penche en avant comme si elle s'apprêtait à faire une confidence.

« C'est bon. Je ne suis pas bigleuse. Je me paie le meilleur ophtalmo de la ville, d'accord ? »

La vieille ne parle pas, elle éructe. Elle a l'habitude qu'on l'écoute et qu'on la regarde. Surtout qu'on la regarde, sinon elle est contrariée. Elle penche la tête sur le côté. Elle plisse les yeux comme si elle voulait

acheter une croûte dans une salle des ventes. Claire a des poignets fins et bien dessinés mais ses joues sont un peu trop rebondies. Soit elle se nourrit mal, soit elle ne supporte pas la pilule. Peut-être les deux. En fait, elle est juste rattrapée par son salaire, comme tous les jeunes actifs. Les études, ça aide à brûler les graisses. Un minimum de sommeil et de bouffe, un maximum de sexe et de clopes. Le régime idéal pour garder la ligne. Au moins Claire ne fume pas et sans doute qu'elle a encore le temps de baiser suffisamment. Elle termine de rédiger l'acte de donation.

Jacques a descendu son troisième verre et avalé sa deuxième huitre lorsque le téléphone portable posé à côté de son assiette se met à sonner. « *Papaoutai ? Où t'es ? Papaoutai ?* » La voix de Stromae a quelque chose d'incongru. Spontanément, on n'associe pas les clowns dépressifs et les brasseries prétentieuses. Jacques attribue une sonnerie à chaque correspondant de son répertoire. Il aime assortir les sons et les gens. Pour son associé, Michel d'Herrouville, il a longtemps hésité avant d'opter pour *Gros Con* des Fatals Picards. Il n'a jamais regretté ce choix. Il y a dix ans, Jacques avait cédé un tiers des parts de l'étude à ce type dont la morale avait la consistance d'une pâtisserie orientale. La soixantaine l'avait essoufflé. Le coup de moins bien, la lassitude du

travail et la perte de plusieurs gros clients. Il avait eu besoin d'un soutien. Il avait pris le premier qui s'était présenté.

La langue de Jacques a épaissi. Elle touche la voûte de son palais sans qu'il ait besoin de la soulever. Quelqu'un a glissé des boules de coton dans sa bouche, c'est pas possible autrement. Il creuse les joues pour fabriquer de la salive. D'une voix aussi pâteuse qu'un fond de tarte, il dit : « Allô ?

— Papa, tu es en train de boire. »

Jacques dit que non, il n'est pas en train de boire.

« On est vendredi midi, donc tu es en train de boire et comme tu as lu le journal...

— Je n'ai pas lu le journal. »

Sur la banquette à côté de lui est posé un exemplaire du *Figaro* froissé à la page des informations sociales. L'article détaille les mesures de la réforme Macron sur les professions réglementées. À soixante-dix pages, terminé. On rend le sceau et on efface le nom de la plaque en cuivre. La retraite forcée, le repli gériatrique, la panne érectile, la débâcle en rase campagne. Quarante-cinq ans à collecter des taxes pour finir comme un majordome impuissant, ça peut foutre le bourdon. Certains se suicident pour moins que ça. Jacques Lambert doit fêter son anniversaire dans trente jours. Il en a marre d'attendre. Quand on est condamné, le moment le plus long est le trajet de

la cellule à la guillotine. Pour la première fois de sa vie, il souhaite en finir. Il a tout mis en ordre et il a décidé que plus rien ne l'intéressait. Il a enterré sa bienveillance et, avec elle, son goût pour les histoires. Les étagères de son bureau sont remplies de dossiers qui auraient pu faire des romans à succès. Il lui manquait le talent pour les écrire. Il préférerait écouter. Il est une oreille, pas une main. Il n'a pas l'ambition de la page blanche. Son truc, ce sont les en-tête formatés, les formulaires à remplir, les lignes à compléter, les clauses à ajouter et les annexes à joindre. Des milliers de pages, des volumes de la Pléiade sur papier A4 réunis dans des classeurs de couleur, avec un nom sur la tranche. Chaque affaire a l'air d'une ébauche de livre abandonnée. Il faut parfois un élastique plat pour contenir toute cette réalité dans une chemise cartonnée.

« Tu as lu le journal et maintenant tu penses à ton anniversaire et tu...

— Meursault 1985, Charmes. La bouteille vaut presque le prix d'une hypothèque. Et tu connais le soin que j'accorde aux hypothèques.

-... et tu vas conduire.

— Non, je rentre à pied. »

Jacques se penche et tend les jambes afin que ses pieds dépassent de la table. Il observe ses chaussures en chevreau. Elles sont d'un brun clair tirant légèrement sur le fauve. Jacques ne tolère que les couleurs sobres.

## L'INTRAITABLE CHAGRIN DE LA BOURGEOISIE

Le noir, le marron et le gris sont insensibles à la vulgarité. Le rouge et le jaune, c'est bon pour les manifs auxquelles plus personne ne fait attention. Quant au violet... Le violet, il préfère ne rien en dire. C'est le genre de faute de goût que commettent régulièrement les vieilles tarlouses et les ménopausées agressives.

« Je possède ces derbies depuis tellement longtemps qu'elles connaissent le chemin de la maison. Tu avais quelque chose à me demander ?

— Oui, mais non. Rien d'urgent. Cela peut attendre que tu reviennes à l'étude. »

Cela peut même attendre lundi matin. Parfois le week-end porte conseil.

Claire fait pivoter l'écran 27 pouces relié par Bluetooth à son ordinateur portable. Elle propose à Jeanne Letallier de relire ensemble le document. La vieille dame s'avance au bout du fauteuil et plisse les yeux comme une midinette. Elle fait une petite moue de ses lèvres surchargées de rouge. Claire ne saurait dire si elle a été belle ou si elle a cru l'être quand elle était jeune. En revanche, elle est convaincue que Jeanne était déjà une chieuse de premier ordre avant d'avoir eu ses premières règles. La vieille suit les lignes avec son index suspendu en l'air pour bien montrer qu'elle ne va rien laisser passer.

La donation porte sur cinquante mille euros en faveur de son petit-fils, un zadiste à poil ras et à pantalons serrés aux chevilles. C'est plus facile pour faire des cabanes dans les bois. Jeanne a montré une photo à Claire. Un cliché corné dont les couleurs sont délavées. On y voit un homme d'une vingtaine d'années qui hésite entre le commerce équitable de marie-jeanne made in France et la retraite ayurvédique dans le Tamil Nadu. Avec cinquante mille euros, il pourra voyager en première classe, s'acheter une pipe à eau de compétition et installer une jolie serre pour faire pousser des plants d'herbe bio en pleine terre.

« C'est pour les aider à construire quelque chose en dur », explique Jeanne.

Elle termine sa lecture.

« Pour l'instant, ils n'ont que des maisons en bois. C'est du provisoire. »

Pas sûr que monter des murs en parpaing et installer une fosse septique dissuade les flics de leur balancer des grenades sur la gueule, mais Claire ne veut pas briser les espoirs de la vieille dame. Jeanne hoche la tête.

« Vous savez pourquoi je fais ça ? »

Claire en a une vague idée.

« Mon fils est un bon à rien. Il est trader à... Peu importe. Il est trader. Il passe sa journée à vendre

des choses dont il ne voit jamais la couleur et à en acheter d'autres pour les revendre aussitôt. Il gagne tellement d'argent qu'il en a oublié mon adresse. »

Oui, un excès de chiffres peut faire cet effet-là. On ne se souvient plus qu'il y a des vraies gens qui attendent au bout de la rangée de zéros qui défilent en bas de son écran de télévision. On voit ça sur les chaînes d'information en continu où l'essentiel, c'est le continu, pas l'information.

« Il gagne un fric fou, reprend la vieille dame, mon fils, je veux dire, et la seule chose qui l'intéresse, c'est de savoir combien je vais lui laisser. Il se doute que ce n'est pas beaucoup mais ça ne fait rien. Il veut le savoir quand même. On dirait que ça l'obsède. La dernière fois qu'il m'a rendu visite, il a essayé de virer mon aide à domicile. Une petite jeune fille très bien élevée. Tous les mois, elle me coûte la moitié de ma retraite mais je suis contente d'elle. Elle sait garder son téléphone portable dans sa poche. Elle le sort seulement quand je fais ma sieste. »

Claire l'encourage d'un petit mouvement de tête. C'est ça l'idée de génie. Inventer un objet transitionnel dont il faut punir les utilisateurs pour les empêcher de s'en servir. Ils vendraient un rein pour s'offrir le dernier modèle fabriqué en Chine dans des usines prisons et commercialisé au prix d'un SMIC dans des boutiques au look de joailleries. Un

investissement de ce niveau, ça crée du lien. C'est la noisette de Scratch, le truc auquel on attache plus d'importance qu'à sa vie.

« Mon fils pense que c'est de l'argent jeté par les fenêtres. Je veux dire, avoir une auxiliaire de vie – c'est comme ça qu'elles s'appellent maintenant – qui vient m'aider tous les jours, reprend Jeanne. C'est surtout de l'argent qui ne tombera pas dans sa poche. »

Elle a dit ça avec l'élégance froide des gens qui n'ont plus d'illusions. La mesquinerie de leur progéniture ne peut plus les surprendre. Pendant des années, ils font semblant de ne pas la voir et puis vient un jour où il n'est plus possible de l'ignorer. Cette odeur de la cupidité qui précède celle de la mort et qui remplace celle, un peu âcre, de la vieillesse. Elle a ces relents écœurants et gras de l'envie mal contenue et de l'impatience brouillonne. Elle transpire plus qu'elle ne flotte. C'est ce qui la rend si difficile à chasser et si difficile à supporter. Elle inspire l'aigreur.

« Je vais lui laisser juste ce qu'il mérite », dit Jeanne.

Elle appuie ses propos en tapant le bureau de Claire de la pointe de son index. Claire lui dit qu'elle va surtout laisser à son connard de gamin ce que la loi prévoit. Elle n'a pas le choix. Le droit français interdit de déshériter ses enfants.

« Dommage qu'on ne nous ait pas présentés, le droit et moi. Je lui aurais dit ce que je pensais de lui. »



Claire fait glisser sur son bureau un bloc de signature. Un écran tactile gris et un stylo sans mine, en plastique. Jeanne écrit son nom en lettres rondes et souples et le souligne d'un long trait. Elle pense sans doute à son petit-fils. Elle imagine un bâtiment neuf au milieu de la ZAD. Ça ne changera pas grand-chose. Ça ne changera même rien. Mais elle est comme ça, Jeanne. Elle avait besoin d'agir, de prendre une décision, de montrer qu'elle a encore assez de voix pour se faire entendre. Sur le Google Home, Glenn Gould joue la Fugue numéro 4 en do dièse mineur du *Clavier bien tempéré* de Jean-Sébastien Bach. L'instant où la vieille dame repose le stylo est sublime et triste.

Jacques Lambert glisse son téléphone portable dans la sacoche de cuir brun posée près de lui sur la banquette à boutons. Il refuse de le porter dans la poche intérieure de sa veste car l'appareil forme un renflement au niveau de la poitrine. Il dit que cela modifie l'allure du vêtement et alourdit sa silhouette. Il récupère le journal froissé et le pose sur la table voisine. Le plus loin qu'il peut sans être obligé de se lever. Il avale une troisième huître. La gourmandise revient. Le goût de l'iode et la chair laiteuse du mollusque le réconfortent. Il attrape le goulot de la bouteille de meursault entre le pouce et l'index et se sert un quatrième verre d'un geste fanfaron. Cela

fait longtemps qu'il ne s'est pas mis une race, tout seul, tranquillement à l'abri des regards. Avant de prendre le chemin du Grand Veneur, il a fait une escale dans un de ces pseudo-pubs irlandais qui ont poussé comme du trèfle dans les années quatre-vingt-dix. On y sert de la Guinness et du Jameson dans des décors tous identiques. Le genre de rade préfabriqué qui cherche à convaincre le client que le patron a chiné les brocantes de Dublin avant de louer le pas-de-porte. Jacques s'est chauffé au Talisker, un Skye dont la couleur est assortie à celle de ses gants et de ses chaussures. Il a envie d'appeler monsieur Fernand pour lui indiquer qu'il peut commencer à préparer la petite sœur du flacon qu'il s'appête à vider, mais le serveur n'est visible nulle part. Le vin s'est réchauffé. Il est à la température idéale. La longue gorgée qu'il avale appelle une nouvelle huître. Il la prépare avec soin, la rassemble bien au creux de la coquille à l'aide de sa fourchette et d'un coup de poignet élégant la verse dans sa bouche. Peut-être que l'Utah Beach se montre récalcitrante ou peut-être que le meursault est finalement trop chambré. Ou peut-être même que Jacques est contrarié à l'approche de son anniversaire. Aucune explication n'a d'importance. Le résultat est le même. L'huître qu'il vient d'avalier se trompe de route. Elle refuse de descendre dans son œsophage et s'engage dans sa trachée artère sans qu'il puisse

l'en empêcher. Jacques suffoque. L'air ne peut plus ni sortir ni entrer dans ses poumons. Il porte les mains à sa gorge. Il ouvre grand la bouche. Il tente d'inspirer par le nez. Et il ouvre encore plus grand la bouche. Ses doigts se crispent autour de son cou, ce qui n'arrange pas les choses. Il voudrait pousser un cri mais aucun son ne parvient à sortir. Il se penche en avant. Peut-être va-t-il réussir à tousser pour chasser cette saloperie d'huître qui l'étouffe. Il voudrait que son estomac se soulève. Lui qui ne vomit jamais. Il voudrait que tout remonte comme une vague aigre et salvatrice. Il glisse deux doigts dans sa bouche et appuie sur le fond de sa langue. Il se donne un coup de poing dans la poitrine, puis un autre. Il se cogne le dos contre le dossier de la banquette. Il sent que son visage se boursoufle. Il devient écarlate. Ses yeux menacent de lui tomber sur les joues. Ce sont seulement des larmes qui roulent sur sa peau brûlante. Il se masse la pomme d'Adam comme pour faire remonter l'huître et la ramener sur le droit chemin. Il pense à ces tubes de dentifrice que l'on pince entre deux doigts quand ils sont presque vides et qu'on a besoin de se brosser les dents. Cette idée le met en colère. Il tente de se lever. Ses jambes refusent de le porter. Ses derbies en chevreau glissent sur le carrelage en mosaïque. Il retombe sur la banquette qui accueille le poids de son corps avec une souplesse sournoise. La moleskine le retient. Il ne peut plus bouger. Il doit

bien y avoir un moyen. Il cherche des yeux monsieur Fernand. Le serveur devrait être là, attentif comme un oiseau, prêt à voler à son secours. Jacques essaie de taper sur la table, de renverser le plateau d'huîtres. Son bras reste collé à son corps. La panique remplit ses yeux comme le liquide monte dans un bocal. Il a peur. Il n'a jamais eu aussi peur de toute sa vie. Et pourtant, il ne peut rien faire. Cette pensée le désespère. Il a envie de dire « Tout ça pour ça », mais ce n'est pas le genre de formules toutes faites qu'il emploie. Cela ne peut pas finir de la sorte, pas comme un épisode de ces séries où des scénaristes sans imagination tentent de se débarrasser d'un personnage pour lequel ils n'ont plus d'acteur. Les larmes coulent sur ses joues. Jacques pleure comme un enfant. Il n'imaginait pas éprouver une telle tristesse. Elle lui étreint la poitrine. Il n'a pas absorbé la moindre goulée d'air depuis près de deux minutes maintenant. Le feu qui embrasait ses poumons s'éteint peu à peu. Ses muscles se relâchent. Une expression de soulagement se peint sur son visage trempé. Une dernière pensée traverse son esprit et vient le délivrer. Puisqu'il faut mourir, autant que cela soit ainsi. C'est juste stupide de mourir un vendredi à midi au mois de septembre. Il aurait préféré un matin de Noël, histoire de gâcher la fête. Il a toujours détesté Noël. Ou le jour de son anniversaire. Il a toujours détesté les anniversaires. Lorsque monsieur Fernand

## L'INTRAITABLE CHAGRIN DE LA BOURGEOISIE

entre dans l'arrière-salle, Jacques est immobile. Il est assis un peu de biais sur la banquette. Son buste a glissé vers la droite. Sa tête repose sur son épaule. Il a conservé quelque chose de digne et d'assuré. Ce port qu'on pouvait prendre pour de l'arrogance et qu'il estimait être de l'élégance. Dans sa sacoche, son téléphone sonne à nouveau. On reconnaît *Gros Con* des Fatals Picards.



Le Dollhouse est une boutique de soins esthétiques et d'articles sexuels installée dans le centre de la ville. L'enseigne abritait autrefois une librairie qui a baissé le rideau après une lente agonie. Les éditeurs ont fait tout ce qu'ils pouvaient. En vain. Tous les Guillaume Musso et les Jean d'Ormesson de ce monde ne peuvent rien contre les Cyril Hanouna et les Benjamin Castaldi. Quand la connerie est érigée en système de pensée, il n'est pas utile de l'imprimer sur du papier demi-format. Un tweet suffit. On gagne du temps.

Monique Fradet a repris le bail commercial. Un petit emprunt contracté auprès du Crédit Agricole, à un taux qu'elle ne pouvait pas refuser. L'emplacement était idéal. Entre la mairie et l'église. Le troisième et dernier service public qui manquait à la ville. Le pouvoir et la religion continuent de fasciner, mais ce n'est rien en comparaison du cul. D'autant plus que Monique a du goût. Elle a ce don pour trouver les choses qui plaisent. Elle sait d'instinct ce que recherchent les gens, ce qui fait bander les

mecs et mouiller les filles. Une sorte de sixième sens qui la guide dans le choix de ses articles lorsqu'elle consulte les catalogues de commande. Elle anticipe les besoins, elle lance les modes. Il n'y a rien de forcé, cela lui vient naturellement. Sans pouvoir l'expliquer, elle sait pourquoi ce gode sera la vedette des soirées de l'ambassadeur et pourquoi celui-là ne trouvera jamais le moindre trou. Ses clients lui font une confiance absolue.

Monique est assise à son bureau. Elle a aménagé un petit espace sans fenêtre derrière une porte coulissante dans le fond de la boutique. L'endroit est à l'image du reste. Cosy, sobre et accueillant. Elle a exclu le rouge. Associer le rouge et le sexe lui semble un manque d'imagination. Et le cul sans imagination, c'est comme les mocassins sans chaussettes. Cela manque d'élégance et de confort.

Monique rédige un chèque de mille euros. En face d'elle se tient un homme d'une quarantaine d'années. Il est vêtu d'une gabardine trois quarts en suédine grise très chic, avec un col officier à revers de cuir. Il porte une fine moustache et de longues pattes jusqu'à l'angle de sa mâchoire. Son allure est athlétique. Il est mince. Il peut être le résultat du croisement d'un joueur de football et d'un vendeur d'assurance rémunéré à la mission. Ce qui n'est pas loin d'être la vérité. Gilles Lambert est généalogiste. Il fouille dans le passé des gens.



## L'INTRAITABLE CHAGRIN DE LA BOURGEOISIE

Le Conseil national pour l'accès aux origines personnelles n'a pas été d'un grand secours. Le questionnaire que Gilles a envoyé est revenu avec une réponse négative. La mère de Monique ne figure dans aucun fichier. Il a poursuivi ses recherches pendant plusieurs jours, remontant jusqu'à une institution catholique dans laquelle Monique a passé les premières années de sa vie avant d'être placée dans une famille d'accueil, les Fradet. Des gens charmants qui l'ont élevée comme leur propre fille. Ils sont morts.

Gilles a retrouvé l'une des religieuses de l'institut Sainte-Thérèse. Une petite chose flétrie et parcheminée, flottant dans sa soutane dont les manches couvraient les mains. Sa mémoire était friable et il n'était pas certain qu'elle se souvenait de la vingtaine d'enfants qui vivaient à l'orphelinat au début des années soixante-dix. Mais elle a fait un effort.

« Je crois que Monique a été bien élevée. C'était une enfant discrète, je m'en souviens maintenant. Gentille et qui ne se plaignait jamais. Elle jouait seule, le plus souvent. Elle se débrouillait, je crois. Elle n'avait pas besoin des autres. Elle est restée trois ou quatre ans. Nous n'avons plus jamais eu de nouvelles. On s'est dit qu'elle avait oublié. Qu'elle avait suivi sa voie, comme nous le faisons tous. Le Seigneur a veillé sur elle et l'a accompagnée. »

La religieuse s'était mise alors à débiter toutes les conneries qui lui passaient par la tête. Gilles s'était levé. Il l'avait plantée là.

« Cela confirme certains de vos souvenirs, dit-il. Je vais continuer à chercher. La filiation est une bête curieuse. Elle est hantée par sa propre disparition. Quelque part, il reste toujours un document, une page, une note, une feuille de papier qui contient la réponse à votre question. C'est là, on ne sait où. »

Il fait un geste vague avec la main sans rien désigner de particulier. Il observe la pièce autour de lui. Des sex-toys, des crèmes lubrifiantes, des instruments dépilatoires, de la lingerie, des flacons colorés dont il ignore le contenu. Les articles sont posés sur des étagères dans un ordre aléatoire. Ils viennent d'être sortis des cartons d'emballage et attendent d'être mis en rayon dans la boutique.

Gilles examine un gode qu'il avait repéré lors de sa précédente visite. L'objet est dans sa boîte. Posé sur une table basse dans un coin de la pièce. Monique lui dit que de nouveaux modèles sont arrivés. Elle n'a pas encore eu le temps de les sortir des cartons. Il n'y a rien de désinvolte dans le ton. Rien de grivois. La voix est pleine d'attention et de bienveillance. Gilles acquiesce. Elle lui explique la différence avec un autre modèle qu'il avait hésité à acheter lors de leur première rencontre. Les mots sont précis, descriptifs, presque un peu trop techniques.

Monique porte des tatouages sur les deux bras. Si Gilles en croit le dessin, il doit s'agir d'un animal qui couvre la totalité de son dos. Les pattes descendent en une cascade de couleurs vives de ses épaules jusqu'à ses poignets. Il pense à Francis Dolarhyde, le meurtrier en série de *Dragon rouge* qui rêvait de devenir le monstre peint par William Blake. Le gars était tellement obsédé par sa transformation qu'il finissait par bouffer une lithographie du poète anglais. Dans le bouquin de Thomas Harris, sa mère l'avait abandonné à la naissance. Il avait passé cinq ans dans un orphelinat. Gilles se demande si Monique souffre d'une dissociation de la personnalité. Il chasse cette idée. Qui n'a pas songé à devenir quelqu'un d'autre ? Certainement pas lui. Aussi loin qu'il fouille dans sa mémoire, Gilles ne se souvient pas que sa mère ait eu un geste de tendresse à son égard. Au fond, Monique et lui ne s'en tirent pas si mal. En tout cas mieux que Francis Dolarhyde.

Gilles se rend compte qu'il n'écoute plus ce que lui raconte la commerçante, qu'il s'est perdu dans ses pensées. Elle le regarde d'un air interrogateur. Sans doute lui a-t-elle posé une question.

« Je vais prendre celui-là », dit Gilles.

Il plonge la main dans la poche de sa gabardine. Aucun prix n'est affiché sur la boîte. Monique lui fait signe que c'est cadeau.

Il est midi moins dix, et Jean-Baptiste Lambert termine son petit déjeuner. Il avale deux cachets de paracétamol avec la dernière gorgée de son café allongé. Il n'est pas du matin. C'est comme ça. Depuis qu'il est gosse, sa mère l'entretient dans cette certitude. Il a besoin de sommeil pour être en bonne santé. Elle lui répète qu'il faut être complètement con pour croire qu'on fait fortune en se levant tôt. Les seuls qui sont debout avant l'aube vident les poubelles, passent le balai ou astiquent les vitres de bureaux vides avec un chiffon. On leur a vendu ce mensonge il y a longtemps, et maintenant beaucoup n'y croient plus. Ça n'empêche pas certains de tirer une fierté d'être debout avant tout le monde. Un truc de cols bleus. Jean-Baptiste pense que s'ils veulent grimper dans l'échelle sociale, ils feraient mieux de rester couchés ou de jouer leur RSA au loto. Ils auraient plus de chance de parvenir à quelque chose.

Assis à la terrasse d'un café, J.-B. lit *Le Figaro* lui aussi. Il est âgé de quarante et un ans. Il a une tendance à l'embonpoint bien que sa morphologie prouve qu'il passe plusieurs heures par semaine à suer en poussant de la fonte dans une salle de gym. Il y a chez lui quelque chose de gras et d'hésitant que ses chemises de popeline, faites sur mesure, ne parviennent pas à cacher. Un gène dont il a hérité à la naissance et qui transforme tout ce qu'il mange en tissus superflus.

Il fait penser à ces vieilles bougies de suif qui brûlent trop de mèche et se répandent sur les bras du chandelier. Jean-Baptiste mène un combat qu'il sait perdu d'avance. Sa volonté est adipeuse et un peu molle. Son orgueil est rigide et cassant.

Il se console par d'autres moyens. Il prend un plaisir évident à lire l'article sur la réforme des professions réglementées. Il termine avec une belle gloutonnerie un croissant pur beurre. Ses joues se gonflent et sa bouche forme un orifice duquel on s'attend à voir sortir à peu près n'importe quoi. Quelques miettes de pâte feuilletée sont collées sur sa lèvre inférieure. Il replie le journal et hésite à commander une seconde viennoiserie. Cette boulimie est chez lui signe d'une intense satisfaction. Le vieux n'a pas le choix. Dans un mois, il doit prendre sa retraite, c'est la loi. *À moi le pouvoir. Je pense que je l'ai bien mérité.*

Ça fait dix ans que Jean-Baptiste attend son heure. La sentir approcher lui file des érections incontrôlables. *Et alors, c'est qui le patron maintenant ? Hein ? C'est qui ?* Il effectue des petits hochements de la tête et fredonne une chanson de rap qu'il a entendue sur une radio musicale. Il tend son index et son majeur pour former un V à hauteur de son menton. Il se fige dans une moue qu'il imagine menaçante et salement macho. Il a l'air d'un con épais. Il est juste content de lui.

Jean-Baptiste est un héritier. Il est notaire et attend que Jacques lui cède sa charge. C'est dans l'ordre des choses. Le patrimoine, c'est sacré. Certains en ont un et d'autres n'en ont pas. Le diviser est une hérésie. C'est pour cette raison qu'on a inventé le droit d'aînesse. Une idée pleine de bon sens que les républicains ont voulu abolir. Ces types étaient d'une jalousie sans limite. Juste parce qu'ils possédaient que dalle, ils ne voulaient pas que d'autres possèdent quelque chose. Notaire, c'est un peu comme dirigeant de la Corée du Nord. Celui qui commande choisit son successeur.

Abroger cette pratique signifierait verser des indemnités. Huit milliards d'euros pour l'ensemble de la profession. Personne ne sait où on pourrait trouver une telle somme, à part en obligeant les évadés fiscaux à rentrer au pays. Sans compter qu'il faudrait s'attendre à une avalanche de procédures. Des années d'emmerdements pour un privilège qui remonte à 1816. Cela serait ballot de se mettre à dos tous ces gens dont on a besoin.

« Juste un truc de jaloux », marmonne Jean-Baptiste en repliant le journal.

Le serveur passe à sa hauteur et J.-B. commande un second croissant avec un café crème pour le tremper dedans. Il a un goût inné pour les choses lourdes à

digérer. Martyriser son estomac est sa manière à lui de se sentir vivant. Quand il était enfant, il ingurgitait des paquets de bonbons, juste pour le plaisir de les vomir ensuite. La bile lui sortait par les narines et lui récurait les sinus. Sa mère lui gueulait dessus, il recommençait à la première occasion. Elle le laissait faire. Elle se sentait utile, elle le soignait. Elle le trouvait courageux de se rendre malade juste pour se faire remarquer. C'était sa manière à lui d'attirer l'attention de Philomène et de vérifier qu'on ne lui préférait pas sa petite sœur. Déjà à l'époque, il avait peur qu'on lui pique sa place.

Le serveur s'étonne de sa bonne humeur. Désignant le journal d'un mouvement du menton, il lui demande si les nouvelles sont bonnes.

« Elles ne pourraient pas être meilleures. »

Il refait le V de la victoire avec son index et son majeur. Il est vraiment content.

Michel d'Herrouville empoigne une chaise par le dossier et la place à côté de celle sur laquelle est assis Jean-Baptiste. Michel a la soixantaine enrobée. Chez lui, l'excès de poids est, comme chez un grand nombre de ses semblables, un symptôme de suffisance. La jalousie, à l'inverse, a plutôt tendance à être maigre. Ses cheveux sont longs et blancs, peignés avec soin vers l'arrière. Il aurait pu oser le catogan mais il pense que

cela fait trop Sud. Il laisse ça aux cacous marseillais qui suivent un régime au carotène pour être bronzés toute l'année. Le catogan se porte avec les pieds nus dans des Tod's à boucles. Ici, on met des chaussettes toute l'année et on les assortit avec une pochette de couleur. On préfère les chemises aux polos, les montres bracelets aux gourmettes, la cravate aux chaînes à gros maillons et les costumes sombres aux pantalons de couleur. Question de culture. Michel a découvert la mode le jour où il est entré dans un magasin Daniel Hechter, il y a quarante ans. Depuis ses goûts ont peu évolué. Pour ses choix vestimentaires, on pourrait dire qu'il est en arrested development. Cela ne prête pas à conséquence. Quoi qu'il porte, il a cet air de parvenu qui évolue dans un milieu qui n'est pas le sien et qui ne veut pas de lui.

La bourgeoisie de province n'est pas très accueillante, elle possède ce sixième sens infallible pour repérer les margoulins et les pique-assiette. Michel s'est associé à Jacques il y a dix ans. Gargamel et Grand Schtroumpf. L'étude Lambert allait moins bien. Michel a apporté de l'argent frais et quelques clients. Des marchands de biens de ses amis. Des agents immobiliers aussi. Des types comme lui qui pensent que tout peut s'acheter. C'est juste une question de prix. Le droit et les procédures, ce n'est pas son truc, à Michel. Ça l'ennuie, tous ces articles du Code civil.